

AU SERVICE DU TSAR, DE KERENSKY ET DE LENINE

INTRODUCTION

Le 13 juillet 1892 à huit heures du matin, naît André Médard au domicile de ses parents 41 rue du Cherche Midi, dans le 6^e arrondissement de Paris. Ceux-ci possèdent un atelier de brochure dans la capitale. André, sa vie durant, vouera une passion dévorante pour les livres.

Orphelin de mère très jeune, son père le confie à ses grands parents demeurant au Lyaumont, hameau de la commune d'Aillevillers, situé dans les Vosges Saônoises à deux pas de la frontière avec la Lorraine. Son grand père César Dépoulain l'initie à la vie champêtre, à la découverte, au respect de la nature.



Commencent alors des études sur les bancs de l'école du village, surplombée par son petit clocher, messenger des bonnes et mauvaises nouvelles, perdue au milieu des forêts de hêtres, de chênes.

Il y forge cet amour farouche de la liberté, de l'indépendance, de l'affranchissement intégral de tout ce qui est diminution de l'être : mensonges, flatteries, jalousies, intrigues, petites lâchetés quotidiennes, fourberies ...



André Médard à 4 ans

A huit ans André rentre à Paris. Élève particulièrement doué, il poursuit de brillantes études au Lycée Montaigne, à Louis Le Grand.

Son père Georges se remarie. Il a un second fils qui porte le même prénom.

Tous deux passent une jeunesse heureuse à l'image de ce début du siècle, de cette « Belle Époque ».

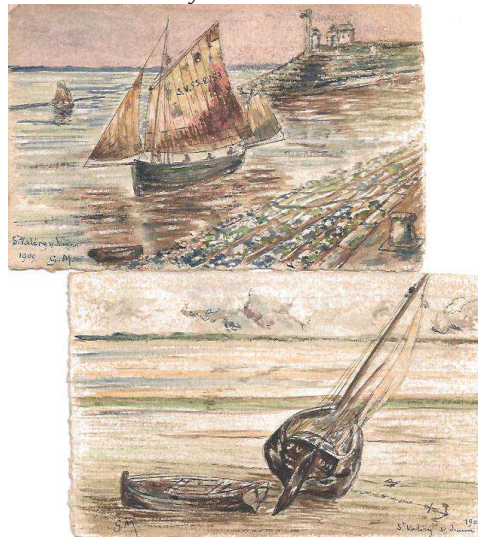


Les vacances se déroulent en partie au Lyaumont. La campagne profonde offre un terrain de jeu idéal, de découvertes innombrables. Les parties de pêche se mêlent à la cueillette des champignons.

*Les séjours au bord de mer en Bretagne agrémentent le reste du temps.
Trébeurden*



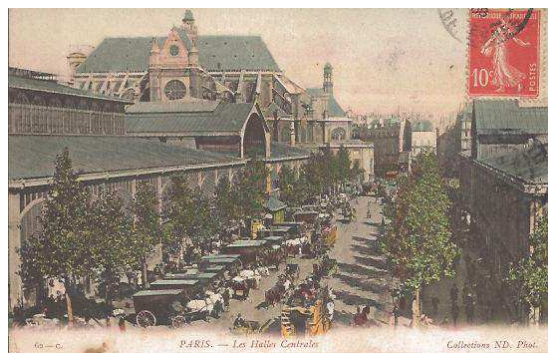
St Valéry en baie de Somme



Ainsi s'épanouit une enfance insouciante propice à l'éveil de l'esprit, à l'évasion, à la découverte de nouveaux horizons, à l'aventure.

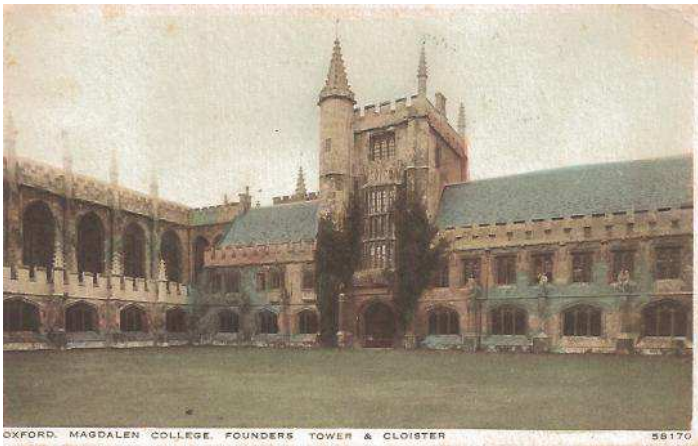
Son père, son jeune frère démontrent d'indéniables talents d'artiste en dessinant, peignant, photographiant ses paysages de vacances, immortalisant ainsi ces instants de bonheur.

Étudiant, André s'enivre de promenades à la découverte de ce Paris grouillant d'activités, de ses soirées animées en compagnie de ses camarades de promotion, faisant déjà preuve d'une forte personnalité au caractère bien trempé, attirée par la politique, les discours enflammés.



Classé 16^e au concours d'admission de la prestigieuse École Normale Supérieure, il la rejoint le 8 août 1912 à 20 ans.

Premier séjour universitaire en Angleterre à partir de novembre 1912. Il s'agit d'approfondir ses connaissances, la maîtrise de la langue de Shakespeare, plus particulièrement l'étude de la littérature du XVIII^e siècle dont il deviendra l'un des spécialistes reconnus au sein de la faculté des Lettres de Nancy.



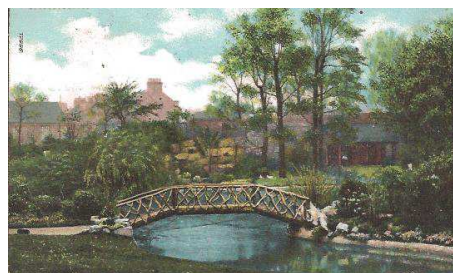
Il y intègre l'université d'Oxford.

Nouveau départ en novembre 1913. La ville de Stratford on Avon, son festival, la maison natale de Shakespeare, autant de symboles de la richesse de cette littérature qui attire notre étudiant. Il saura faire partager cette passion à ses étudiants préparant l'agrégation d'anglais, en les invitant à suivre des séminaires dans sa propriété du Lyaumont.

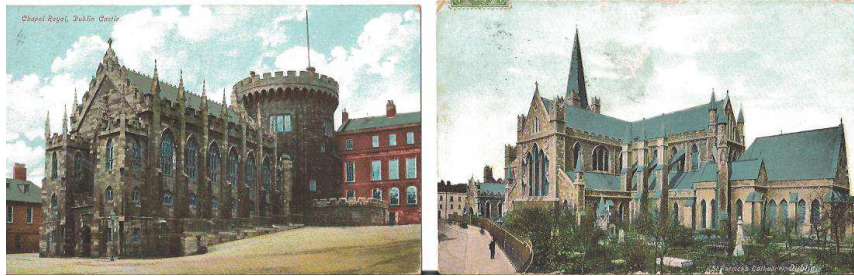
Trois vues de Stratford-on-Avon. William Shakespeare y est né en 1564. Situé à proximité d'Oxford, elle abrite deux célèbres théâtres, le « Royal Shakespeare Théâtre » et le « Swan Theatre ». En haut à droite, la maison natale de Shakespeare, aujourd'hui disparue. En bas, à gauche, le « Memorial Theatre » en 1912 et la « Grammar school » à droite.



Le week-end, il aime flâner dans cette verdoyante campagne environnante en compagnie de ses camarades de promotion, cadre romantique propice à la rêverie, au bien être, à la réflexion. Cadre campagnard enchanteur, qui ne peut que lui raviver ses souvenirs d'enfance en Franche-Comté.



Pour ses vacances 1913, André s'offre une « ballade irlandaise », ponctuée au retour par une traversée mouvementée de l'« Irish Channel », résumée par un « Je vous embrasse de tout cœur, tout du moins ce qu'il en reste ! » en guise de signature sur la carte postale adressée à ses parents...



La Chapelle Royale et la cathédrale Saint Patrick

Le début de ce siècle fut bercé par l'espoir d'une paix durable entre les grandes puissances. La « Belle Époque » se prolonge au fil des années ; un avenir serein, bercé de promesses, semble s'ouvrir à cette jeunesse européenne. Comment André ou Georges peuvent ils imaginer un instant que leur vie, celle de millions d'autres hommes va basculer dans l'horreur du jour au lendemain...

Vingt huit juin 1914, Sarajevo. L'héritier du trône d'Autriche-Hongrie, l'archiduc François-Ferdinand est assassiné avec son épouse. Par le jeu perfide des alliances, le cataclysme se déchaîne...

C'est la guerre, la mobilisation
le 1^{er} août 1914.



La guerre avec son cortège de souffrances, de tristesse, d'incompréhension, de révolte... ses combats meurtriers, ses mutilations, ses derniers soupirs pour tant de soldats...

André Médard quittera le sol de France. A son retour, il ne retrouvera plus trois des êtres qui lui sont si chers. Ils ont bercé les plus belles années de sa jeunesse : son grand père, son père, son frère tué au combat... Georges, lui aussi, est aspiré par ce tourbillon infernal.

Ce dernier intègre en avril 1915 l'école de Saint Cyr.



A cette époque, Normale Supérieure et l'armée française entretiennent d'étroites relations.

Sa formation de normalien prédispose André, par conséquent, aux services de renseignements, comme d'autres camarades de l'École. Leur connaissance approfondie de l'Europe, du reste du Monde, leur maîtrise des langues étrangères intéressent les S.R dès le début de la guerre.

Ainsi va-t-il suivre pendant des mois une formation spécifique au sein du 2^e Bureau, d'abord à Chantilly puis à Paris au ministère, 103 rue de Grenelle. On lui enseigne le décrypte-ment, le chiffrement, le déchiffrement, le B A BA de l'espionnage, du contre espionnage, ainsi que l'organisation du Contrôle télégraphique et postal. Il intègre le service de la Censure au ministère.

Il y travaille jusqu'au 26 novembre 1915 date à laquelle il s'embarque pour la Russie dans le cadre de la mission Mangin. A la demande du Grand Quartier Général russe, celle-ci est envoyée afin d'assurer la réorganisation de la censure télégraphique et postal russe de Petrograd. Il travaille tout d'abord au service des armées du Tsar, puis pour le Gouvernement Provisoire, enfin pour l'armée rouge auprès du Commissaire du peuple Plotnikoff.



Les conditions dans lesquelles il se trouve alors, lui permettent d'observer, d'entendre à un poste d'écoute de premier ordre.

Jour après jour, il prend des notes, avec cette poésie, cet humour, cette intelligence, ce discernement propre aux normaliens, à leur soif de connaissance...

Ainsi à travers son journal demeuré « dans son jus » depuis sa conception, devant ses yeux de jeune lieutenant encore imprégné de l'esprit de l'ENS, se déroulent ces événements qui vont bouleverser le monde ...

Il devait y rester trois mois... Il y restera plus de trois ans, vivant comme témoin privilégié la révolution russe au quotidien, avec ses interrogations, ses découvertes, ses périodes d'espoir, de désespoir, de solitude, d'angoisse. Un fil fragile le relie à sa famille, à ses amis : le courrier qu'il attend, espère, courrier qui se raréfie au fil des semaines, au fil des mois...

Vivre l'histoire, écrire l'histoire au temps présent... Quelle envoûtante richesse intellectuelle pour un futur archicube ! Que de révélations sur cette période si trouble... Quel témoignage passionnant...

Des instants d'exaltation face au danger, face à l'imprévu, des instants de bonheur infini en découvrant les beautés sauvages de ces contrées lointaines, les splendeurs architecturales de Petrograd, de la grandeur de ses réceptions, de ses soirées théâtrales, de ses ballets, qui rythment la vie de la cité de Pierre Le Grand avant de sombrer dans l'horreur inéluctable de la révolution.

Dés lors comment ne pas succomber au charme slave ? Revenu pour une courte permission en août 1918 à Paris, il est reçu par Clemenceau lui demandant de commenter des événements incompréhensibles, figés dans le blocus des informations... Le remerciant pour ses services rendus, lui exprimant sa gratitude, Clémenceau lui déclare : « Demandez moi ce que vous voulez ! ». « J'y retourne ! » s'exclame André Médard. « Vous êtes fou ou amoureux ! » lui rétorque le « Tigre ». La seconde supposition s'avère la plus probante.

Il y a rencontré Olga Paramonoff à la fin de l'année 1916. Fille d'un officier de l'armée tsariste, elle travaille au service de la Censure à Petrograd. Elle va alors collaborer au péril de sa vie, avec les S R français, en cachant des officiers tout en les aidant à s'échapper après la paix séparée de Brest Litovsk.



André Médard réussira à la sortir de Russie. Elle est alors recherchée activement par la police allemande. Avec la complicité des services secrets alliés qui lui délivrent de faux papiers, Olga sous une fausse identité, celle d'Olga Meier, réussira à quitter son sol natal en février 1919. Elle ne verra plus la terre de ses ancêtres.

Le corps d'une jeune noyée dans la Neva portant sur elle les pièces d'identité d'Olga effacera toute existence de celle-ci aux yeux des autorités russes. Olga Paramonoff pourra ainsi gagner la France en juillet 1919. Elle découvrira enfin ce paisible village du Lyaumont si cher au cœur de celui qui va désormais partager sa vie.

Elle s'y éteindra bien trop tôt, malheureusement, en 1935 (annexe n°1).

Les services secrets allemands s'intéressent de plus en plus à André Médard, notamment après l'assassinat de leur ambassadeur en juillet 1918. Traqué, celui-ci sévit désormais sous le nom d'emprunt d'Andreï Yourevitch dans l'Armée Rouge aux côtés du Commissaire du peuple Plotnikof, partisan de la poursuite de la guerre « sainte » contre l'Allemagne.

L'étau se resserrant, pourchassé, sur le point d'être pris, il décide de s'enfuir, de gagner Mourmansk. Il rejoint la France au terme d'une évasion rocambolesque en août 1918.

L'armistice le trouve attaché militaire adjoint à Stockholm jusqu'en 1919.

Reçu premier à l'agrégation d'anglais en 1920, il rejoint la faculté des lettres de Nancy et n'en bougera plus jusqu'à sa retraite. Il sera à son poste un des spécialistes reconnu de la littérature anglaise du 18^e siècle. Souvent lors de ses cours, il glissera des anecdotes sur la révolution russe qui feront la joie de ses étudiants. Elles auront l'avantage non négligeable de remplir les amphithéâtres à son passage.

La même année, Olga donnera naissance à Oleg. Celui-ci sera rédacteur en chef de l'Agence France Presse, directeur du Centre de Formation de l'A F P et professeur au CFJ de Paris et de Lille. Ainsi il formera des centaines de journalistes en France autant qu'à l'étranger.



Septembre 1939 : la seconde guerre mondiale...

Dans le cadre du Grand Quartier Franco Britannique en Belgique, il retrouve les services du 2^e Bureau aux côtés de personnages illustres, le célèbre Commissaire priseur Maître Rheims ainsi que l'écrivain Blaise Cendrars.

Nommé chef de la Commission interalliée au Ministère de l'Intérieur à Bruxelles, André Médard y remplit ses fonctions jusqu'en 1940. Sa mission : transporter les documents secrets du même ministère en lieu sûr. Ce qui sera réalisé de justesse alors que la poche de Dunkerque se referme sur son convoi. L'automitailleuse sensée protéger les protéger est détruite par un « Stuka ».

Un choix : la France est vaincue...Collaborer ? Hors de question ! Il faut choisir. Soit partir à Alger ou Londres, soit revenir sur Nancy auprès de ses étudiants et préparer la résistance (annexe n°2).

Il crée et anime les groupes R.A de renseignements en Lorraine à Nancy au sein de la Faculté des Lettres avec un petit groupe d'étudiants et de professeurs dès le début de la guerre...Il est questionné par la Sureté aux Armées puis par la Gestapo. Il s'en sort de justesse... son passé et son expérience d'ancien officier de renseignements lui ont sans doute sauvé la vie...

Traqué par la police allemande, il en a l'habitude, il quitte Nancy pour rejoindre ses hommes sur la commune d'Aillevillers. Il y organise et coordonne les opérations militaires dans ce secteur jusqu'à la libération.

Chargé par le Comité d'Histoire de la 2^e Guerre Mondiale de réunir les documents sur la résistance en Haute Saône, il va y consacrer son énergie, son temps pour produire un ensemble de pièces, de témoignages prépondérants sur cette période.

Brillant universitaire, Président de la Ligue des Droits de l'Homme en Haute Saône, engagé politiquement au sein de la S F I O, mais farouchement anti communiste, conseiller municipal, maire adjoint dans sa commune pendant plus de 30 ans, ce personnage façonné par l'histoire était apprécié et respecté de tous.

Il sera honoré, décoré à de multiples reprises, mais conservera toujours une simplicité, une humilité, une grande largesse d'esprit malgré ses engagements personnels, apanage propre aux grands hommes à la carrure façonnée par l'histoire.

Il sera l'un des précurseurs des premiers échanges après la seconde guerre mondiale entre étudiants Français et Américains dans le cadre de la Commission Fullbright chargée d'intensifier les rapports culturels entre les Universités des deux pays.



Il comptera nombre d'amis professeurs outre atlantique qui l'alimenteront en timbres, autre passion d'André Médard.

Grand marcheur, il aimait descendre à la gare de Bains Les Bains à la limite des Vosges en rentrant de Nancy en fin de semaine.

Il pouvait ainsi rejoindre sa demeure en traversant les bois suivant les sentiers qu'il connaissait si bien, habillé de son éternel costume foncé, de ses grandes chaussures, de son grand chapeau noir, son parapluie et sa serviette à la main, dressant son imposante silhouette, sa prestance naturelle, pour le plus grand plaisir de la faune d'une des plus belles hêtraies de France.

Si son chemin croisait celui d'un chevreuil, il enlevait son chapeau pour le saluer, lui cédant le passage...

Une fois à la retraite, le camping municipal attirant nombre d'étrangers, un anglais cherchant son chemin à travers le village, eut la surprise de sa vie. En questionnant dans un français approximatif un grand homme mince, au chapeau de paille impressionnant, à la large chemise de toile et au pantalon tenu par une paire de bretelles surdimensionnée, il se vit indiquer avec le plus pur accent dans la langue de Shakespeare la bonne direction... Ce genre d'anecdotes le ravissait...

Comme chacun de nous, il avait ses qualités, ses défauts, ses faiblesses, mais aussi un éternel goût pour l'humour, éternel jeune potache ; c'était l'année de mes cinq ans. Nous arrivions à une date fatidique : le 1^{er} avril !

Me désignant une vieille porte de jardin s'ouvrant sur la verdure, il me demanda de chercher la clef des champs ! J'ai parcouru, interrogé le village, mes amis de tout âge !...Je l'ai cherchée en vain !...Depuis, à chacun de mes séjours dans notre village, je pense l'avoir enfin trouvée. J'y respire cette douce senteur et cette sensation infinie de liberté, d'indépendance qu'il m'a transmise avec la patience, la bonté, l'indulgence d'un grand père.

Michel Médard

AVANT PROPOS

LA SITUATION EN RUSSIE EN 1915

Avant d'aborder, de se fondre dans cet engrenage infernal de la révolution Russe, il faut en dresser le décor, en résumer les faits importants, préludes à l'Histoire, avec, plus que jamais un grand H...

A l'arrivée de la mission Mangin à Petrograd, au lendemain des désastres de Galicie, le sentiment d'enthousiasme manifesté par le peuple russe au début de la guerre a fait place à une sorte de stupéfaction qui se change en indignation lorsque l'on apprend dans quelles circonstances honteuses l'armée a été battue, faute de munitions, faute aussi de chefs capables.



Fortin détruit sur le Front de Galicie

Comme au lendemain de la guerre Russo- japonaise en 1905, la colère nationale commence à se concentrer sur quelques noms plus impopulaires les uns que les autres.



Défilé des troupes en 1905 sur la Nevsky

Dés lors une lutte sournoise, acharnée commence à se dessiner entre le régime et ses adversaires les plus décidés qui à ses débuts n'appartiennent non pas seulement aux classes populaires, mais également à la noblesse, à la grande et petite bourgeoisie.

« Ce serait une erreur grave écrit André Médard de voir dans les premières tentatives révolutionnaires, des mouvements uniquement ouvriers. Au contraire, il semble que les premiers adversaires du tsar aient été de ses proches parents, travaillant pour leur profit personnel et espérant monter sur le trône à la place de Nicolas II, dont la faiblesse de caractère apparaissait aux yeux les moins avertis ».

Parallèlement, un groupe d'intellectuels unis travaille dans une même hostilité contre la dynastie toute entière ; c'est ce groupe qui avait fourni les premières victimes, au début de l'agitation révolutionnaire, un siècle auparavant.

Le caractère le plus accentué de ces différentes révolutions demeure son isolement des masses populaires, son aspect restreint purement intellectuel. Le peuple ne prit qu'une part infime à ces événements sporadiques autant qu'éphémères. Il n'était pas encore prêt à intégrer, à comprendre ces principes humanitaires, à suivre ces grands idéalistes, ces grands visionnaires.

Dés 1820, nous voyons un certain nombre de grands seigneurs, comme les princes Obolensky, Troubetzkoï ou Volkonski, demander l'abolition de leurs privilèges en se réclamant des grands principes de la révolution française. Leur première tentative de révolution échoua lamentablement par suite de l'indifférence du peuple. Les meneurs furent pendus ou allèrent mourir dans les mines de Sibérie.

Le soulèvement de 1825 dit des « Décembristes », vit plusieurs d'entre eux, Pestel, Rilief, Serge Mouraviof – Apostol, Bestoujef – Rioumine et Kakhovsky pendus dans la forteresse Pierre et Paul ; les autres dégradés, dépouillés de leurs prérogatives de noblesse furent condamnés aux travaux forcés à perpétuité en Sibérie.

Avec la même rigueur fut réprimé le complot du groupe des amis de Petrachewsky terminé par le supplice des chefs du mouvement d'avril 1849.

Suivit une longue suite de troubles d'étudiants cruellement réprimés à partir de 1861, le mouvement révolutionnaire de 1870 et des années suivantes lié à l'activité de Herten, l'organisation de sociétés secrètes sur le prototype de la « Zemlia », la « Volia », les procès de Nechaef, de Dolgouchine, les actes terroristes qui se terminent par l'assassinat d'Alexandre II le 1^{er} mars 1881.

Les désordres universitaires réprimés par la force des armes à Moscou en 1887, l'immense vague révolutionnaire qui déferle sur toute la Russie en 1905, telles sont les étapes suivies par la révolution russe avant qu'elle ne s'enflamme au brasier gigantesque de 1917, alors que non contente de raser jusqu'aux fondations l'édifice suranné de la monarchie absolue, elle ébranle jusque dans ses bases les plus profondes tout l'appareil fondamental de l'état russe et met en jeu l'existence même de la Russie comme état indépendant.

Les intellectuels d'abord sortis de la noblesse, puis de la bourgeoisie furent les dépositaires des préceptes révolutionnaires et les inspirateurs de tous les mouvements révolutionnaires.

Vivant dans le peuple, ils s'efforçaient d'appeler les masses à conquérir leur liberté, tandis que les milieux ouvriers et paysans délibérément laissés par l'ancien régime dans un état d'ignorance complète, ne prirent qu'une part infime aux tentatives faites pour établir la vie nationale russe sur de nouveaux plans.

Presque tous ne connurent qu'insuccès sur insuccès dans leurs efforts. L'activité des « postepenovtsi » (partisan du petit à petit) et des « révoltés » ainsi que des membres des autres sociétés secrètes fondées en vue de la propagation des idées socialistes, au lieu de prendre un caractère révolutionnaire pratique, resta plutôt confinée dans le domaine de la théorie.

La fermentation, le mécontentement intérieur, se manifestèrent surtout dans les troubles universitaires, les « désordres » du langage officiel, qui provoquèrent de sévères répressions, allant jusqu'à l'envoi des étudiants insoumis à l'armée, comme simples soldats.

Au dur revers de la guerre du Japon, que les cercles chauvinistes de la société russe avaient représenté au peuple comme une simple promenade militaire destinée à ramener au calme « les macaques enorgueillis », s'ajouta la criminelle négligence, l'insouciance, le désordre dont les autorités firent preuve au cours de cette campagne.

Les honteuses scènes du combat de Tsou-Shima, les conditions de paix qui blessèrent la conscience nationale, tels furent les chocs extérieurs qui ébranlèrent les masses populaires. Elles furent l'une des causes du grand élan révolutionnaire de 1905.

C'est maintenant le peuple lui-même, matelots et soldats, ouvriers et paysans, qui sous la direction des intellectuels russes fait entendre sa voix et arrache au gouvernement autocratique le premier gage de la liberté future ; la Douma d'Empire.

Mais la vague révolutionnaire se brise impuissante de nouveau sur cette digue insubmersible de l'absolutisme, qui obtient la dissolution des deux premières Douma. L'activité du parlement, comme gardien et défenseur des libertés russes, fut presque réduite à néant par les manœuvres habiles des politiciens monarchistes du type de Stolypine.

C'est après la défaite dans la guerre avec le Japon, qu'il fut possible de constater que les révolutionnaires avaient accompli de sérieux progrès, grâce d'une part à l'activité des socialistes démocrates chargés d'organiser les ouvriers et celle des socialistes révolutionnaires qui travaillaient dans les campagnes.

Ce sont donc quatre partis qui émergent après cette première « révolution ». Le parti social démocrate d'obédience marxiste est fondé en mars 1898, avec les bolcheviques et une faction minoritaire, les mencheviks. Deux courants vont apparaître au fil des années ; celui des « maximalistes », celui des « minimalistes ».

Un an plus tôt est créé le « Bund », mouvement ouvrier juif marxiste revendiquant pour les juifs l'égalité nationale. Ce mouvement va chercher dès le début à se rapprocher du parti social démocrate.

Le parti socialiste révolutionnaire fondé en 1901 est une organisation essentiellement à base paysanne, contrairement au parti social démocrate plus proche des ouvriers.

Enfin le parti constitutionnel démocratique, libéral, surnommé « Cadets » de l'abréviation K D du nom en russe est créé en 1905.

Le Dimanche Rouge qui voit les troupes tsaristes tirer sur une foule pacifique faisant plusieurs centaines de morts marque le début véritable de l'engrenage révolutionnaire. La grève ouvrière gagne l'ensemble du pays et les premières organisations font leur apparition sous forme de soviets (conseils).

Nicolas II semble avoir entendu l'appel de son peuple. Il promulgue le 17 octobre l'institution d'une Douma, tout en conservant un droit de veto et de dissolution. Il contrôle l'Exécutif. Les ministres relèvent directement du souverain. Il demeure le chef des Forces Armées et dirige la politique étrangère. En fin de compte, l'empereur reste tout puissant, et les pouvoirs législatifs de la Douma sont limités.

Cependant, par l'intermédiaire de Stolypine, nommé chef du gouvernement en 1906, s'amorce une tentative de réforme agraire. Son champ d'action est trop limité, car son but est de créer une nouvelle classe de petits propriétaires terriens en partageant les terres qu'ils possèdent déjà sans toucher aux grands domaines appartenant à la noblesse. Elle a le mérite d'exister. Elle reste la seule à tenter une modification profonde des conditions de vie dans les campagnes.

Stolypine est assassinée le 14 septembre 1911 dans des conditions controversées... par un agent semble t'il de l'Okhrana {Police politique secrète russe créée en 1881 par Alexandre II}. Sa politique de réforme agraire avait trouvé de farouches ennemis au sein de la noblesse et de la Cour en Russie.

Les troubles révolutionnaires reprennent, ponctués par des attentats sanglants, réprimés tout aussi durement. Le pays s'enlise dans la violence. Le Tsar se cramponnant au régime autocratique a raté l'occasion de sortir son pays d'un système politique archaïque en y instituant un modèle démocrate plus proche de l'aspiration de son peuple, tout en conservant son image de « père du peuple ».

Le monde rural représente environ 85% de la population, alors que la Russie en 1913 est considérée comme la troisième puissance mondiale. La population passe de 98 à 175 millions d'habitants de 1880 à 1914.



Lors de son arrivée au pouvoir en 1894, Nicolas II a conservé comme ministre des finances Serge Witte. Celui-ci désirant conduire la Russie sur la voie de la révolution industrielle prend une série de mesures financières et économiques en ce sens.

Il a recours, à l'étranger, aux fameux emprunts russes qui connaissent un incontestable succès en France. En 1899, ils atteignent 275 millions de roubles. Les français ont confiance en cet Empire qui fait encore rêver... La visite du jeune couple impérial à Paris en octobre 1896 est un triomphe... malgré l'aversion de la Tsarine pour un pays qui a conduit sans pitié ses souverains à l'échafaud...

Entre 1897 et 1900, la dette de la Russie passe de 258 millions à 158 millions de roubles. La balance commerciale s'équilibre. Mais le développement économique implique des règles et des mesures sociales pour la classe ouvrière. Les industriels russes pour la plupart se soucient peu du sort de la main d'œuvre qu'ils veulent à bon marché. A moyenne échéance, cela provoquera les premiers mouvements sociaux et les premières grèves.

Sous son impulsion, incontestablement, le pays devient une puissance industrielle rapidement, trop rapidement, tel un géant aux pieds d'argile...

Sur le plan extérieur, le Tsar lance une campagne internationale de désarmement. Une conférence se tient à la Haye en 1899. Si celle-ci est un échec malgré le vote de quelques mesures, la création de la Cour d'arbitrage Internationale de la Haye est adoptée.



La guerre éclate... La Russie, alliée de la France et de l'Angleterre est entraînée dans le conflit. Nicolas II mobilise, décrétant s'occuper de politique intérieure après avoir chassé l'Allemand !

Est-il préparé pour survivre aux coûts et aux privations d'un conflit d'une telle ampleur avec les puissances voisines ? En a-t-il conscience ?

Il est vrai que ce soit en Allemagne, en France, chez l'ensemble des belligérants, l'euphorie et la certitude d'une victoire « la fleur aux fusils » semblent galvaniser les troupes qui partent le sourire aux lèvres. Ils vont connaître l'enfer pendant de longues années. Des hommes jeunes, à l'aube de leur vie, de toutes conditions sociales, vont disparaître, anéantis par la folie meurtrière de ceux qui mirent le feu aux poudres.

Un télégramme serait parvenu à l'empereur le suppliant de ne pas entreprendre cette guerre : « elle serait la fin de l'existence de la Russie et des empereurs et ce serait une tuerie où tous les hommes périraient jusqu'au dernier ».

Il émane de Raspoutine. Nicolas II n'y prête aucune attention.

Il voyait sans doute dans ce conflit la possibilité de réveiller les sentiments nationaux du peuple, avec comme image symbolique la victoire d'Alexandre Nevski sur les chevaliers Teutoniques au lac Peïpous.

L'impératrice en larmes, ayant été tenue à l'écart de l'évolution des événements, s'exclame : « Tout est fini ! Voilà la guerre et je n'en savais rien ! ».

Ce conflit en cas de victoire, permettra t-il également de laver l'affront de la défaite désastreuse de la guerre avec le Japon en 1905 ? Sans doute le Tsar y pense t'il !

La France après la signature du traité d'Alliance de 1892, ratifiée par Alexandre III, demeure son allié principal. La montée en puissance sur ses frontières occidentales de l'Empire Allemand ne peut que l'alarmer.

Quant à l'Angleterre, c'est l'état de l'armée russe qui l'inquiète. Elle amorce malgré tout un rapprochement qui va se conclure avec la signature de la Triple Entente.

La Russie inspire confiance à ses alliés par son réservoir humain qu'elle est en mesure d'aligner face aux Empires Centraux, et financièrement par ses emprunts russes souscrits par les épargnants français comme nous l'avons vu.

Ainsi le 30 juillet 1914, la Russie mobilise ses troupes... le 2 août elle entre en guerre. Curieusement cette déclaration soulève l'enthousiasme ; à la Douma aucun député, même bolchevik, ne s'oppose au vote concernant l'augmentation du budget militaire.



Le Tsar après avoir déclaré « Je ne finirai pas la guerre avant d'avoir chassé le dernier Allemand du territoire russe » est acclamé au balcon du palais par une foule immense agenouillée qui entonne hymnes et prières. Petrograd est en liesse. Les portraits de l'empereur côtoient les drapeaux nationaux. C'est l'union Sacrée...pour combien de temps !



Dans les campagnes, réservoir humain semble t'il inépuisable, l'armée puise ses combattants. Mais les campagnes ont été désertées par une paysannerie attirée par des villes industrialisées et l'espoir d'une vie meilleure. Les paysans fuyant les famines, la paupérisation, déçus par l'échec des réformes agraires, viennent grandir le nombre sans cesse croissant de la population notamment à Petrograd, la capitale passant de 1 030 000 à 1 900 000 habitants entre 1890 et 1914. On s'entasse dans des chambres, dans des logements insalubres sans aucun confort.



Cantine pour les pauvres

Cette désorganisation de l'agriculture à laquelle il faut ajouter un réseau ferroviaire défaillant perturbant le ravitaillement non seulement du front mais également de l'arrière et des centres urbains, une administration totalement dépassée et corrompue, va aboutir petit à petit au manque d'approvisionnement des grandes villes.

Ce nouveau prolétariat ainsi regroupé, particulièrement malléable, plus facilement manipulé et contrôlé que dans l'immensité des territoires russes, comptant de nombreux illettrés, va fournir l'une des principales bases à la révolte qui se dresse à l'horizon. La brutalité de certains actes pendant la révolution s'explique aussi. Cette main d'œuvre qui s'entasse dans les cités remplacera malgré leur inexpérience les ouvriers qualifiés sacrifiés dans les tranchées.

De plus, la colère en novembre 1915 s'accroît progressivement avec les pertes énormes qui touchent la plupart des familles russes, colère qui va grandir au fil des mois et rendre cette guerre de plus en plus impopulaire. Face aux mitrailleuses allemandes, les soldats russes partent au combat sans armes... espérant récupérer ici et là celles des combattants des deux camps tués devant eux ! Les premières désertions, les premières mutineries apparaissent...

Les officiers fidèles au Tsar, tués ou blessés au combat, sont également remplacés par de nouveaux conscrits mécontents, hostiles à la guerre, au pouvoir et au Tsar.

Un Tsar qui a démis le Grand Duc Nicolas, son oncle, de ses fonctions de commandant suprême des Armées alors qu'il est soutenu et apprécié par les soldats, mais rejeté par l'Impératrice : Raspoutine avait un jour émis le souhait de se rendre à l'Etat Major. En réponse le Grand Duc déclara : « Il peut venir, mais il sera pendu ! ».

Voici à la tête des Armées Nicolas II...En a t'-il alors les qualités, les aptitudes ? Il va conjointement refuser les offres de conciliation et de main tendue par Guillaume II, son parent, pour arrêter le conflit et sauver son trône. L'Allemagne désormais va choisir de déstabiliser la Russie en soutenant secrètement et en finançant la révolution.

En fait la Russie malgré un potentiel humain considérable, 14 millions d'hommes sont mobilisés, n'est pas prête pour la guerre. Celle-ci arrive trop vite. Les débouchés vers la mer étant fermés du côté turc, le soutien allié en armements, en munitions arrivent au compte goutte par Mourmansk et Vladivostok, ports de l'océan arctique bloqués par les glaces pendant la longue période hivernale. La Russie est isolée de ses partenaires européens. L'Allemagne fournit à elle seule 50% des produits manufacturés et 30% des matières premières en 1914.

Les débuts d'essoufflement de l'économie russe complètent un tableau peu reluisant en cet automne 1915, économie soumise à rude épreuve avec une demande accrue d'effort de guerre provoquant l'asphyxie des autres secteurs.

Les premières pénuries alimentaires, les premières hausses des prix touchant les plus démunis, les premières baisses de salaire sont les premiers signes annonciateurs des profonds bouleversements qui vont surgir dans le pays.

Devant l'incurie du pouvoir à organiser le pays et gérer cette période de crise, ici et là se montent des comités assurant une gestion que l'Etat n'est plus capable d'assumer. Autant de phénomènes qui poussent la classe ouvrière à manifester, à multiplier les grèves et les revendications salariales.

Progressivement se mettent en place tous les ingrédients propices aux événements que l'on connaît aujourd'hui.

Ainsi le succès irréal du mouvement qui allait éclater en février 1917 fut dû à l'union fortuite et temporaire de tous les mécontents, le mouvement nationaliste venant renforcer les tendances socialistes et contribuer à leur succès, avec en toile de fond ce cauchemardesque conflit.

Dans ce tourbillon, cette écume de vagues déchaînées, déferlantes brisant tout sur leur passage, aujourd'hui encore personne ne peut surnager dans l'inextricable diversité des événements, tragiques et grandioses à la fois, qui vont ébranler le monde.

La dernière étape devait être celle du maximalisme. Le succès de cette doctrine dans les masses moins cultivées, moins consciente, montre seulement que ce désir d'une paix même honteuse finit par détruire en elles tout instinct de conservation nationale et de devoir envers la patrie menacée.

C'est ce simple désir de paix à tout prix que nous retrouvons à chaque station du calvaire suivi par la Russie au cours de l'année 1917, la harcelant sans cesse, l'obligeant à reprendre sa marche en avant vers l'abîme. C'est lui seul qui permet d'expliquer l'ensemble des événements tragiques de « l'année terrible » des annales de la Russie.

Dans cet ouvrage, les avant chapitres ne sont qu'une vision, une description la plus succincte possible, des événements pour recadrer les notes prises par André Médard mois par mois, avec en complément les annexes historiques regroupant les extraits de ses conférences, de ses cours en faculté, tout comme des documents ou déclarations officielles. L'« Histoire de la Révolution russe » écrite entre 1918 et 1919 par ses soins tient une place primordiale dans cet ensemble.

Les lettres à ses parents, à ses amis, que nous transmettons, ne sont que le miroir de la vie en temps de guerre. Ses carnets sont une précieuse revue de presse établie avec le précieux concours des journaux de l'époque qu'André dévore avec soin chaque matin.

Le Courrier de la Reine des Cœurs, idylle romanesque débutée à Paris avec une secrétaire du Ministère de la Guerre, en tout bien tout honneur, dans le style le plus pur de ce début du siècle, courrier où André Médard s'exprime avec moins de retenue, nous permet de mieux connaître son enfance et certains personnages ou situations qui représentent son quotidien en Russie. Le portrait de la jeune Vera, fille de l'un de ses propriétaires à Petrograd, est particulièrement savoureux.

Celui plein de tendresse, d'humour du Dvornik en guise de conclusion, n'en est pas moins émouvant.

Le dossier censure renferme les rapports secrets établis pour l'État Major français par le commandant Mangin et André Médard. Il nous permet de découvrir cet univers aussi passionnant qu'inconnu d'une véritable entreprise de contre espionnage en temps de guerre.

La documentation jointe, les plis officiels, les laissez-passer, sont autant de pièces historiques permettant de se plonger dans l'atmosphère historique du récit. Les cartes postales, les vues diverses, les affiches sont présentes pour offrir de la couleur, de la vie dans une période souvent teintée de tristesse, de nostalgie, d'incompréhension. Les premiers rapports, les premiers témoignages de l'assassinat de la famille impériale ouvrent le dossier de la terreur bolchevique avec l'une de ses pages les plus sombres.

André Médard envisageait de transcrire ses mémoires, ses écrits. Mon devoir de mémoire aujourd'hui, envers mon grand père, envers Olga, ma grand- mère m'offre cette chance et cet honneur de les partager avec vous.

Ainsi aurait-il pu écrire comme préface ;

« La critique historique n'a point de place en ce livre, consacré à l'étude de la Révolution russe en 1917. Dans le tourbillon des événements déchaînés sur la Russie, à l'heure actuelle, il est encore presque impossible de ramener à quelque principe commun l'inextricable diversité des faits, et de rattacher ce que nous avons vu pendant cette année, à l'évolution générale et à la trame historique, par laquelle le passé du pays se lie normalement au présent, qui à son tour sert de base à l'avenir.

Pour nous autres, proches témoins et acteurs de ces événements terribles il n'y a pas encore possibilité de retrouver cette liaison normale, ni d'attribuer à ces faits grandioses et tragiques, qui ont ébranlé toute la Russie d'une extrémité à l'autre, la place qui leur revient légitimement, dans cette immense chaîne de l'histoire où l'année 1917 n'apparaît que comme un maillon inévitable.

Nous sommes trop près des faits, nous ressentons trop vivement tous les malheurs et toutes les épreuves qui ont fondu sur le pays, pour nous élever librement au dessus du chaos qui y règne et y chercher les principes directeurs qui ont présidé à l'enchaînement d'événements qui ne seront probablement pas éclaircis de manière satisfaisante, avant de nombreuses années.

C'est pourquoi dans ce livre, nous n'apportons que des faits, et non des généralisations ; nous suivons pas à pas les événements de la révolution, tels qu'ils se sont déroulés devant nous, sans insister sur leur fondement logique.

La recherche des causes et des effets, l'établissement d'une filiation normale entre toutes ces manifestations chaotiques constitueront la tâche de l'historien de demain ; quant à nous, notre seul but doit être d'exposer le plus objectivement possible et sans ombre de parti-pris ces événements de l'année orageuse et sanglante, en prenant pour point de départ le jour où dans les rues de Petrograd retentirent les premiers coups de feu qui saluaient le début de la révolution.

Nous contentant d'exposer les événements, nous n'insisterons pas sur les mesures qui auraient pu prévenir la catastrophe, pas plus que sur celles qui amènent directement la chute de la dynastie régnante. Mais il convient de rappeler que la cause principale de la révolution, fut la fatigue profonde ressentie par les masses populaires, à la suite d'une guerre sans précédent dans l'histoire.

L'épuisement, l'aversion profonde à toute continuation de la lutte, le désir de paix à tout prix qui s'empare des éléments les moins conscients de la nation, l'absence de tout sentiment de la nécessité de continuer à combattre au nom d'un idéal plus large, au nom de l'humanité entière, voilà ce qui donne la clef des événements qui se sont déroulés en Russie au cours de l'année 1917.

Ces causes assurèrent un triomphe facile et peu sanglant à la révolution de février, mais ils menèrent également la chute de ses premiers chefs et le succès de la révolution d'octobre qui devait mettre en jeu l'existence même de la Russie.

Sans aucun doute, le puissant mouvement révolutionnaire de 1917 n'est pas accidentel ; dans l'enchaînement rationnel des faits historiques il se trouve organiquement lié à ces explosions de révolte qui, prenant à chaque fois plus de force, secouaient périodiquement toute la Russie et étaient suivies de longues années de réaction et de stagnation.

Étouffée, la révolution russe se terrait dans les coins les plus reculés de l'Empire, reprenait des forces dans les cercles d'émigrants de l'Europe occidentale et de l'Amérique, puis s'efforçait de sortir au grand jour jusqu'au moment où les agents du régime monarchique rompus au métier, la terrassaient de nouveau et l'obligeaient à regagner ses anciennes retraites.

Ainsi pas à pas s'avança la révolution russe, lançant dans l'arène tantôt de simples individus, tantôt des groupes entiers, qui tous, les uns comme les autres, appartenaient à la classe intellectuelle, et qui tous étaient destinés à voir leur activité se terminer tragiquement par suite des défaillances répétées des masses populaires. Au fond, pendant toute cette période, l'histoire de la révolution en Russie apparaît comme le martyrologe sans fin des meilleurs enfants du pays, suppliciés, jetés dans les cachots ou exilés dans les froides toundras de la lointaine Sibérie.

Par suite de la forme abstraite que conservaient ces idées, le peuple ne pouvait encore les confondre avec ses intérêts vitaux, et son indifférence était accentuée par l'abandon de tout choc extérieur capable d'éveiller sa conscience somnolente ».

La marche foudroyante de l'histoire est en cours, laissons nous emportée dans son sillage... Suivons humblement le témoignage d'un jeune officier français entraîné dans une folle aventure vécue au jour le jour...

AVANT CHAPITRE I

DE LONDRES A PETROGRAD

26 NOVEMBRE 1915- 8 DECEMBRE 1915

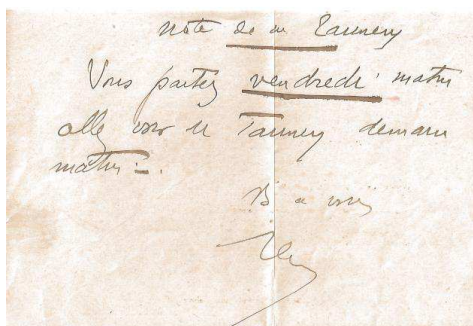
Rappelons que dès le début du conflit, les services de renseignements français, le fameux 2^e Bureau, s'intéressent à ces Normaliens pour leur compétence intellectuelle, leur capacité à rédiger, à synthétiser, à maîtriser et traduire rapidement les langues étrangères... Ils sont 35, André Médard étant l'un des plus jeunes. Ils sont tous animés par une puissante volonté de servir leur nation. Leur formation, leurs connaissances approfondies les préparent au mieux aux S R.

Pierre Bouscharain, Pierre Doyen, Pierre Doll, Louis Fouret, André Terrasse et Robert Vieux appartiennent à cette même promotion de 1912. Nous allons retrouver quelques unes de leurs lettres dans ce livre. Ces relations étudiantes représentent un facteur positif pour les services centraux de renseignement.

L'enseignement est divers : censure, propagande, contrôles télégraphiques, espionnage et contre espionnage.

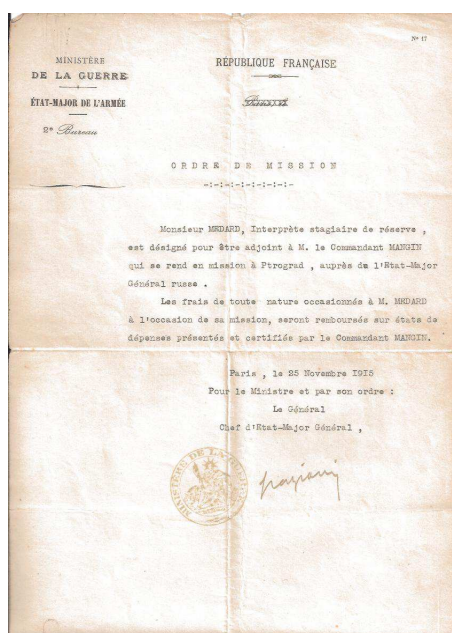
André Médard est formé, comme beaucoup de ses camarades, par le capitaine Georges Ledoux, chef du 2^e Bureau, ancien commandant militaire de l'I N S. Il continue son apprentissage...

Soudain surgit une courte note gribouillée sur un bout de papier émanant de Mr Tannery, responsable de la section du contrôle télégraphique français au ministère de la guerre : « Vous partez vendredi matin ! ». Nous sommes le 23 novembre 1915 en fin de journée... Ce sera la Russie...



Note de M. Tannery
Vous partez vendredi matin
allez voir M. Tannery demain
matin.
Bonne nuit
J. L.

L'ordre de mission en date du 24 novembre 1915 spécifie que Mr André Médard, interprète stagiaire de réserve est désigné comme adjoint du Commandant Mangin se rendant à Petrograd pour se mettre à la disposition de l'État Major général de l'Armée Russe.



Se sentant débordé par le S R allemand qui, grâce à ses complicités dans le pays, sait à peu près tout ce qui se passe dans l'armée russe, l'État Major du Grand duc Nicolas et du Tsar demande en novembre 1915 , que deux officiers anglais de l'Intelligence Service et deux officiers français du 2^e Bureau soient désignés pour collaborer avec leurs camarades russes et les aider à débrouiller l'écheveau assez compliqué des intrigues allemandes.

La mission franco britannique comporte deux équipes mixtes : un commandant français avec un lieutenant anglais et un Major anglais avec un lieutenant français. Le travail est parallèle, bien que chaque équipe fût indépendante de l'autre ; seuls les résultats obtenus seront mis en commun.

Le Major anglais qui devient son chef direct est un officier de l'armée des Indes qui avait fait maintes reconnaissances dans le Turkestan russe et avait même été une fois arrêté sur l'ordre du Général Kouropatkine, qui devient désormais son supérieur hiérarchique au Grand État Major russe.

Le dossier « Censure » (à la fin du livre), « Top Secret » pourrions nous rajouter puisque c'est le cas, transcrit parfaitement le travail de réorganisation entrepris par la mission Mangin. Elle permet de découvrir également ce monde mystérieux, complexe du décryptage des messages interceptés par les services secrets. C'est une page d'histoire méconnue, rarement dévoilée, que nous vous offrons pour compléter la lecture de cet avant chapitre et mieux comprendre ce travail de l'ombre si important en temps de guerre.

André Médard raconte : « Je ne me faisais alors qu'une idée assez vague et fort erronée du pays où j'allais travailler pendant trois ans. Souvenirs de Tolstoï, lectures de Dostoïevski ou même d'écrivains français depuis Alexandre Dumas jusqu'à Melchior de Vogüé, tout ceci m'avait aidé à construire en imagination une Russie de rêve grandiose et tragique qui ne répondait guère à la réalité que j'allais trouver là-bas, du moins au début, dans ce désordre et cette anarchie tsariste qui venait se conjuguer avec un despotisme tel qu'apprendre à lire aux illettrés était considéré comme un délit politique et châtié suivant toutes les rigueurs de la loi » ...

Le décor est planté...

Retirons nous maintenant, et ouvrons ensemble la première page sur cette matinée du 26 novembre 1915. Nous sommes à Paris, il est 8 H 45...